

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 45 (1907)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Le point final  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204125>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 20.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le point final.

**E**n vouliez-vous un exemple ?

— Docteur, nous vous écoutons.

J'avais envoyé la note de mes honoraires à une femme qui vivait, il est vrai, de son travail, mais que je croyais avoir une certaine aisance. Une dame riche vint me prier de ne rien exiger de cette cliente et fit valoir auprès de moi une foule de considérations charitables. C'était sa locataire, etc., etc.

Quelque temps après, je sus qu'elle la menaçait, pour retard de paiement, de la renvoyer de son logement et, pour la contraindre à partir, de faire enlever portes et fenêtres.

Je lui écrivis, en faisant appel, moi aussi, à ses sentiments de charité et de religion ; je lui rappelai toutes les considérations qu'elle avait fait valoir auprès de moi.

Elle me répond que pour moi, les conseils ne me coûtaient rien.

Les pauvres visités gratuitement par un médecin font son éloge, lui procurent, dit-on, d'autres malades : les malades pauvres amènent des malades pauvres.

Les gens riches ne prennent pas exemple sur les indigents. A la recommandation de personnes riches vous avez fait preuve dans des familles indigentes de dévouement et de talent. Ne croyez pas, à part quelques exceptions, que, le cas échéant, elles aient la moindre idée d'avoir recours à vos soins.

Pour la plupart des gens riches, la guérison de pauvres gens ne prouve rien. On dirait vraiment qu'ils ne se croient pas du même sang. Quelques-uns auraient peur que l'honneur fait à leur recommandation les empêchât de rognier sur votre compte le nombre des visites qui dépassent un chiffre rond.

\*

La visite des pauvres est avantageuse au médecin qui débute dans une localité. Dût-il pour trente malades pauvres n'acquérir qu'un malade aisné, l'avantage est minime, mais la perte est nulle. La visite des pauvres l'empêche d'ailleurs de se rouiller, ou bien, quand il est jeune, lui fait la main. Aussi les pauvres, instruits par l'expérience, s'adressent-ils principalement au médecin qui débute.

\*

Les malades pauvres ne sont pas toujours aussi reconnaissants des soins du médecin qu'on le croirait *a priori*. Leurs témoignages de gratitude partent rarement du cœur. Parfois, cependant, l'on rencontre chez eux des sentiments

— Des loups ! peuh ! il y a belle lurette qu'il n'y en a plus dans le pays.

— Mais puisqu'on vous dit que la Zabie les a vus ; il y en avait une bande, au bas de la Côte !

— Eh ! mon Dieu ! que va-t-on faire ?

— Moi, je vais fermer notre porte à clef.

Et malgré les affirmations des incrédules, un malaise commençait à peser sur la foule. Nous autres, les gamins, nous croyions déjà voir dans chaque coin briller des yeux étincelants. Un mouvement de retraite allait se prononcer, lorsque la porte de la maison voisine s'ouvrit avec fracas et un grand diable parut sur le seuil, armé d'un fusil qu'il brandissait :

— En avant ! nom de sort ! beugla-t-il d'une voix formidable.

L'arrivée fit sensation ; instantanément, les femmes furent rassurées. C'est que le Grand Metchu était un solide gaillard, bien qu'il fût la cinquantaine. Ses multiples talents lui avaient valu une grande popularité : c'était lui qui, le dimanche matin, rasait la face tannée de ses combourgeois ; qui, en hiver, tuait tous les porcs gras de la commune ; c'était lui qui tondait les moutons et droguait le bétail malade. Grand pêcheur et grand chasseur devant l'Éternel, bon comme le pain frais et pauvre comme Job, il buvait sec à ses heures et chantait avec une voix de stentor la romance militaire ; avec tout cela, il n'avait pas son pareil pour vous extraire une dent prestement et... avec douleur. Prompt à l'emballlement, au premier mot de l'apparition des jupes, et sans prendre la peine de vérifier l'information,

de reconnaissance qui vous touchent vivement et vous récompensent de vos peines. C'est une mère qui, les larmes aux yeux, vous remercie de la guérison de son enfant ; une jeune fille qui vous salue en accompagnant son salut d'un sourire affectueux et reconnaissant ; un enfant qui vient se jeter entre vos jambes pour vous embrasser ; un ouvrier qui vous serre brusquement la main à vous faire mal, pour vous exprimer bien sa reconnaissance.

En 1848, aux premiers jours de la République, lorsque les passions étaient déchaînées, je tombai au coude d'une rue au milieu d'un groupe de gens avinés, frappant les maisons avec des bâtons en criant : « A bas les aristos ! ».

Je filais le long des murs, cherchant à éviter leurs regards, lorsque l'un d'eux, s'avancant vers moi, me dit en agitant son bâton :

— Tu as peur maintenant, canaille d'aristo.

Mais à peine avait-il prononcé ce mot, qu'un autre, le frappant du poing en pleine poitrine, l'envoyait rouler à mes pieds :

— Canaille toi-même, apprends qu'il vaut mieux que toi et moi.

Puis s'avancant de mon côté :

— Si celui-ci vous injurie encore, si quelqu'un s'est mal conduit envers vous, vous n'avez qu'à me le dire. Voyez ces deux poings, ils sont tout à votre service et ils sont solides !

C'était un manœuvre que j'avais guéri en trois jours, avec un centigramme d'oxyde d'arsenic, d'une fièvre tierce contre laquelle on avait employé inutilement durant six mois le remède ordinaire, le sulfate de quinine.

\*

J'exercrais seulement depuis un an la médecine à B... lorsqu'il se forma une société de secours mutuels entre ouvriers. Choisir pour être un de ses médecins, je prodiguis à ses malades des soins d'autant plus empressés que mon inactivité me pesait. Étant tombé malade, je sus que tous les matins un ouvrier, membre de cette société, se présentait chez moi vers les huit heures.

Le huitième jour, comme j'allais mieux, je le fis entrer :

— Je ne viens pas vous consulter, me dit-il, je suis visiteur de la société ; il a été décidé entre nous que chaque matin le visiteur de service viendrait savoir de vos nouvelles, etc.

Le souvenir actuel de ces témoignages de gratitude, qui en ce moment se présentent en nombre à ma pensée, me touche profondément, me

mation, il avait bondi dans sa cuisine, décroché son fusil, y avait ajusté une vieille baïonnette, avait pris sa cartouchière, bouclé son ceinturon.

— En avant ! avait-il crié. S'agit de ne pas laisser échapper la sale bête.

Et il s'élança sur la route de la Combe aux Loups.

A dire vrai, la poussée en avant ne fut pas irrésistible. On se regarda un peu, puis un citoyen plus courageux prit la file avec une fourche de fer, puis un autre, et bientôt, au milieu des rafales, un long cortège s'égrena sur la route tandis que les premières ombres du soir se répandaient peu à peu sur les campagnes.

A quelques deux cents mètres du village, nous, les gamins, nous nous arrêtâmes prudemment ; beaucoup de « courageux citoyens » firent de même. Le Grand Metchu continua bravement, le fusil en mains, suivi d'une dizaine de lurons. Ils disparurent à un tournant et nous restâmes muets, saisis d'une crainte supersticieuse, grelottant de peur et de froid. Je crois qu'il n'y aurait pas eu besoin de nous dire deux fois de filer et j'aurais donné gros pour être dans mon lit.

Cinq minutes s'écoulèrent, longues comme des heures... Pan ! pan ! Deux coups de feu éclatèrent dans le silence et se répercuteèrent d'échos en échos. Du coup, les incrédules sentirent leurs doutes s'effondrer. Puisqu'on avait tiré, c'est qu'il y avait quelque chose. Heureusement que le Grand Metchu était un maître tireur. Il nous sembla entendre, apportés par le vent, un bruit de lutte, des cris,

fait honte et me donne repentir de mon peu de zèle actuel.

Cette fois, j'ai fini, bien fini le récit de mes souvenirs de vieux médecin.

Dévinette.

La réponse au problème de samedi dernier est 44,44 cm. Nous n'avons reçu que cinq réponses justes. La prime est échue à M. P. Jan, à Châtillens.

Mot carré

(Proposé par un de nos plus jeunes abonnés.)

De mon premier se paraient les Romains ; Pour mon second, ni plume, ni crayons ; Mon troisième réjouit les humains ; Et mon dernier se voit chez les Lapons.

PRIME : Un exemplaire, *Au bon vieux temps des diligences*, par L. Monnet. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

La semaine-attractions.

**Théâtre.** — Demain, dimanche, clôture irrévocable de la saison de comédie et drame. Nos artistes de comédie ont déjà pris congé de nous, jeudi, dans une représentation de *Miquette et sa mère*, où les applaudissements, les bravos, les rapsels éclataient de toutes parts, où, sur la scène, pleuvaient couronnes, bouquets, cadeaux.

Tout ceci témoigne de l'entièvre satisfaction du public à l'égard de son nouveau directeur de théâtre et des artistes qu'il nous avait amenés et dont plusieurs, on l'espère, nous reviendront l'an prochain.

Demain, donc, pour la clôture définitive, en matinée et en soirée, le grand succès final : *Les cinq sous de Lavarede*.

**Kursaal.** — Durant la semaine qui vient de finir, le Kursaal nous a donné occasion d'applaudir l'invincible lutteur Cherpillod et l'inimitable Yvette Guilbert. — Hier, changement du programme hebdomadaire. Si vous voulez bien donner un coup d'œil à l'annonce, au verso, vous verrez que le spectacle de la semaine qui débute est des plus remarquables. Et vous ne voudrez pas le manquer.

Désormais, le Kursaal, qui n'avait pas jusqu'ici autorisation d'ouvrir le jeudi, pourra jouer tous les soirs. Nombreuses sont les personnes qui se réjouiront de la nouvelle décision municipale.

**Théâtre du Peuple.** — Demain, dimanche, à 8 h., sera donnée une deuxième représentation de *La Gu*. Le drame poignant de Richépin a été fort bien monté par le Théâtre du Peuple. Interprétation, figuration, costumes, mise en scène, tout est à louer presque sans réserve. La première représentation, dimanche dernier, eut un succès qui répond de celui de demain.

**Rédaction :** Julien MONNET et Victor FAVRAT

puis plus rien. Une angoisse terrible nous étreignit, immobiles, nous attendîmes, les yeux fixés sur le point où avaient disparu les braves.

Tout à coup, dans l'ombre grandissante, nos gens apparurent, l'un d'eux portant au bout de sa fourche une forme noire que le vent balançait.

— Tiens, ça y est, c'est la bête ! dit l'un de nous. Nous nous précipitâmes pour voir de près. Pourtant la tenue des arrivants n'avait rien de triomphal et brusquement, nous nous arrêtâmes bouche bée, à la vue du trophée ; puis un éclat de rire formidable nous secoua, éclat de rire qui gagna les divers groupes épars sur le chemin, les femmes postées à l'entrée du village et jusqu'aux vieillards qui attendaient anxieux au seuil de leurs maisons. De mémoire d'homme, on n'avait autant ri à Biollens et surtout sans savoir de quoi. C'est que l'alerte avait été vive !

Mais, me diriez-vous, qu'y avait-il au bout de la fourche ? un loup ? un... quoi donc ? — Non, un vieux parapluie, brisé, informe, lardé de coups de fourche !

Ce qu'on se gaussa du Grand Metchu à la pinte, ce soir-là et ce que les lessiveuses en dirent à la pauvre Zabie, toujours ébahie et qui y comprenait toujours moins, je vous laisse à penser !

Pour moi, l'affaire eut son épilogue le lendemain à l'école, où le régent me manda devant le pupitre et où, après un sermon bien senti sur les dangers des escalades, il me flanqua une fessée dont le souvenir m'est resté longtemps cuisant.

T.